



Pascal Commère

L'art de la fugue

Ederlezi de Velibor Čolić
(Gallimard, 2015)

Certains livres racontent, ils ne se racontent pas. Sauf à perdre une bonne part de ce qui fait leur singularité et leur charme. Celui-ci, entre autres, dont on sort ému, admiratif, bousculé, le cœur un peu serré.

Appuyée sur les soubresauts de l'existence tortueuse d'Azlan, figure de proue de l'orchestre tzigane Ploska, cette « *comédie pessimiste* » (pour reprendre la mention figurant sur la couverture) prend naissance au tout début du XX^e siècle dans le village de Strehaïa, village aux trois noms situé en Bosnie, au carrefour des empires ottoman, macédonien et yougoslave, aujourd'hui rayé de la carte. Situation dont la chronique, prenant appui sur la chronologie des grands faits historiques, ne néglige rien, dressant tout en même temps l'histoire des Balkans et, à travers elle, celle de l'Europe au cours du siècle dernier. Mais nous ne sommes pas dans un livre d'Histoire, même si celle-ci a comme on sait toute sa part dans celle du peuple tzigane. Dont on découvre – à travers les évènements communs à toutes les communautés (naissances, mariages, enterrements...) et les fêtes, telle celle d'*ederlezi* qui célèbre l'arrivée du printemps – les conditions de vie, instables et précaires pour le moins, de même qu'on entrevoit les lieux qui servent de toile de fond à l'ensemble, lieux minuscules et désolés – et ceux qui ont traîné leurs guêtres de ce côté du monde occidental avant la chute du Mur reconnaîtront quelque chose de l'endroit, ne serait-ce qu'à travers des mentions telles que celle d'une « *vieille maison en brique jamais vraiment finie* » – ; autant de joies et de peines, d'étreintes brèves, de tabac et d'alcool, de brûlures, sans oublier la musique, évidemment, « *des cordes seulement, car les cuivres, c'est pour la musique militaire* ». La musique qui « *rend [les] rêves possibles* » et représente pour notre musicien « *l'unique issue, l'unique possibilité de remplir ce vide et cette immense tristesse qui se nichaient dans son âme vagabonde.* » Aussi imprègne-t-elle de son swing le récit, imposant d'elle-même parmi la multiplicité des personnages l'intemporelle figure du tzigane errant : « *De mon vivant, j'étais de partout et de nulle part, j'étais tout le monde mais aussi personne.* »

Écrit directement en français, le livre de Velibor Čolić (né en Bosnie, réfugié en France depuis 1992) nous accroche d'emblée par son rythme. Le jeu de l'archet n'y est sans doute pas pour rien. Comme la façon qu'il a, dans une narration pourtant stricte, d'introduire une sorte de folie qui ne touche pas seulement les êtres et leur destinée mais l'univers environnant lui-même. Folie touchant à l'époque aussi bien, ses découvertes comme ses atrocités, autant qu'au mode de vie d'un peuple bientôt chassé de partout et poussé à l'errance, nourri de rêves de partance, de croyances et de légendes, tout autant que d'apparitions, fantômes ou vampires, bref de tout ce qui fait « l'étranger ». Comme de ce qui fait de ce récit quelque chose *autre*, un peu ébouriffé dira-t-on, quoique bâti solidement et d'une composition parfaitement maîtrisée, fidèle dans ses grandes lignes

aux tressautements de l'Histoire dont elle n'adopte pas toujours la linéarité, lui préférant les retours, les échappées, quand ce n'est pas les renaissances successives du meneur de l'orchestre. D'où ce ton avoisinant le fantastique, quoique tenu à une réalité à laquelle les mots, dans leur magie familière, ajoutent un peu d'étrangeté, ne fût-ce que « *beaucoup de chiens errants, quelques vaches maigres aux longues oreilles surnommées les lapins, trois ou quatre coqs noirs...* » Ainsi assiste-t-on à une confrontation du chaud et du froid, de la joie et du malheur, ou mieux encore, selon les mots de Jacob Auerbach, cité ici, à la « *proximité métaphysique de la tragédie et de la farce* ». Et cela jusque dans les épisodes les plus terribles : emprisonnements, massacres, tels ceux du camp d'extermination Jasenovac où, dans les années 1941-1945, des milliers de tziganes trouvèrent la mort sous la lame ou les balles oustachies du colonel Vjekoslav Luburić, dit Maks le Boucher... Histoire particulièrement cruelle, narrée ici avec tact et cette espèce de détachement qui affecte la figure du tzigane errant, encore que le ton général, comme les titres des trois parties qui composent le livre, donne à entendre une nostalgie, une tristesse quasi ontologique, si ce n'est une blessure, et bien peu d'illusions : « *J'attends, disait-il, toute ma foutue vie dans une gare qui n'existe pas un train qui ne passe pas par là.* »

Un livre singulier quoi qu'il en soit, et par là mémorable, tant par la mise en écriture que par l'histoire elle-même, si ce n'est les histoires, une façon de les faire vivre, de les rendre étonnamment présentes, jusque dans leur rapport à l'actualité la plus sensible ; le récit se déplaçant à la fin vers la « Jungle » de Calais, évoquant du même coup le sort des populations roms comme les conditions de vie des demandeurs d'asile dans les camps de réfugiés... Sauf qu'un roman n'est pas un manifeste.

Conservant le ton qui est le sien jusqu'au bout, celui-ci ne manque pas de nous donner une image de la réalité. Infiltré de poésie (dans l'écriture, par instants au moins, comme dans la narration et plus encore le projet), il peut être lu comme un conte, façon de souligner sa portée universelle. Un conte bruissant de paroles, de réparties cocasses, drôles, toujours inattendues, comme ces fausses vérités (qui en valent de vraies) et ces propos de trimard (ou présentés comme tels) qui frappent étrangement juste. Du genre : « *Être étranger, c'est avoir un accent partout, y compris chez soi.* » À méditer.